La critique roumaine de l'après-guerre et les renouvellements occidentaux

Alex Goldiş
Docteur en philologie
Rédacteur revue « Cultura », Bucharest

Synergies *Roumanie* n° 5 - 2010 pp. 33-37

Résumé: *Cette étude examine l'impact des renouvellements occidentaux sur la critique roumaine des années 1960s. On y propose un aperçu, en considérant les circonstances idéologiques de l'époque, des progrès aussi bien que des inerties ou des décalages du discours critique roumain. Tandis que le marxisme et le structuralisme n'ont qu'un petit nombre d'adeptes, les critiques de l'École de Genève réjouissent d'un accueil favorable aux années 1960s grâce à leur rapprochement d'un paradigme de Călinescu.*

Mots-clés : *critique littéraire, influence, théorie littéraire, Marxisme, Structuralisme*

Abstract: *The study assesses the influence of the Occidental improvements on the Romanian criticism of the '60s. It emphasizes, considering the ideological circumstances of the epoch, both the developments and the stagnations or phase shifts of the Romanian critical discourse. Whereas Marxism and Structuralism have few followers, the critics of the Geneva School benefitted from favourable reception during the '60, since they came closer to a Călinescu paradigm.*

Keywords: *literary criticism, influence, literary theory, Marxism, Structuralism*

Le rapprochement aux théories et méthodes occidentales clarifie le système entier des rapports de la critique roumaine à l'époque de la « débâcle » des années 1960 – et pas seulement. D'une côté, on doit noter une situation curieuse de synchronisation. Au-delà de l'effervescence des débats, qui prouvait, pour la première fois, que le discours critique était devenu plus important que la littérature-même, les thèmes et problématiques-mêmes de la Nouvelle Critique française et de la critique nouvelle roumaine semblent être identiques : on discute la relation entre la création et la science, entre la critique et l'histoire littéraire, entre la critique interprétative et celle de valorisation. Les deux cultures préparaient, en dehors d'un passage du flambeau de la génération, une modification du canon critique et de la vision sur la littérature. Avec Barthes, Doubrovsky ou Starobinski, leurs confrères roumains plaident pour une appréciation large de la critique littéraire, qui quitte les poncifs et dogmatismes

BDD-A2306 © 2010 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:30 UTC)

interprétatifs pour la liberté et la subjectivité du critique[1]. Cependant, les similarités s'arrêtent aux observations lointaines. Puisque, tandis que les thèmes des discussions (et parfois les solutions) ont une base commune, le fond politique – culturel est si distinct que les mises et les messages des critiques roumains ne peuvent être que péniblement alignés au mouvement d'idées européennes.

« La mission » différente de la critique occidentale établit le calendrier des débats roumains. Pendant qu'en France l'élimination du positivisme épousait la signification d'une révolution de méthode et langage critique, chez nous, elle concernait tout d'abord une répartie contre les clichés idéologiques et contre l'instauration de certaines normes spécifiques d'interprétation et valorisation de la littérature. Pour cette raison-ci, après 1967, une fois que ce processus est considéré finalisé, toute continuation de la discussion sur la théorie ou la critique est plus qu'inutile, elle est même nocive. On ne trouve presqu'aucun critique, de chaque génération, qui ne proscrit pas l'autoréflexivité (le « narcissisme ») de la critique occidentale. La discussion des méthodes lorsqu'on devait reconstruire de fond en comble une littérature était presqu'immorale. L'acte critique en tant « qu'authenticité » et rangement des valeurs était perçu de façon plus poignante que le développement d'un métalangage ou la spécialisation des instruments – thèmes de grands débats de la critique française. L'autotélie de la critique française, édictée avec le mouvement Tel Quel, rendait réel le fait que le nouveau modèle n'était pas le critique assujetti à l'objet littéraire, mais le théoricien préoccupé plutôt par la séparation faite au moyen du discours et de la méthode. La critique roumaine de l'après-guerre est une critique par excellence engagée et morale, toute entièrement dominée par l'autonomie de l'esthétique et de la sélection des valeurs – et qui rejette, à cette fin, le modèle amoral du « critique-centrisme » français, aussi bien que le manque de concordance avec l'objet esthétique ou le désintérêt envers sa délimitation des autres types de discours. En encourageant la sincérité et l'authenticité du message critique après deux décennies au cours desquelles il avait été dévié par les falsifications politiques, la critique roumaine voit dans les nuancements théoriques des complications inutiles. « La critique archi-subtile », selon l'expression de Valeriu Cristea, ou « la critique gongorique » selon Nicolae Manolescu, sont des modèles négatifs.

Il en résulte aussi une dynamique particulière des formes critiques. En tant qu'instruments principaux de recouvrement d'une littérature abusée, la critique de jugement et la chronique littéraire sont évidemment préférées au lieu du discours théorique ou des synthèses historiques. Faute de possibilité de formuler des manifestes ou des programmes théoriques, l'empirisme plutôt désidéologisé de la « petite » chronique littéraire était la seule action subversive possible. En fait, le feuilletonisme est l'institution principale des modifications de représentation sur la critique, ce qui explique le militantisme créé à son sujet. Sur l'instauration du critère esthétique, on peut même parler d'une pyramide des espèces critiques : puisque, tandis qu'il s'insinue dans la chronique littéraire depuis 1964-1965, pour les œuvres proprement-dites de critique – monographies ou synthèses – on peut parler d'une perspective esthétique intégrale seulement à partir de 1967-1968.

BDD-A2306 © 2010 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:30 UTC)

Les mises de la reconstruction générale de la littérature roumaine et la re-naturalisation du contact vif du critique avec l'œuvre établissent aussi la logique des reprises externes. Puisque, en les préférant aux paradigmes et courants théoriques majeurs (tel le structuralisme, la phénoménologie, la psychanalyse) dont les tentatives d'expliquer pleinement le phénomène littéraire sont perçues de manière suspicieuse, la critique roumaine a adopté des concepts ou langages critiques appliqués (« tools for processes of interpretation » selon W. Isser). Mais les méthodes occidentales contemporaines sont assimilées par une union étrange avec les concepts de la critique de l'entre-deux-guerres. La caractéristique la plus spécifique de la période est un éclectisme général dans lequel Umberto Eco est assimilé à Tudor Vianu (M. Călinescu[2]), Călinescu anticipe Roland Barthes (N. Manolescu[3]) ou Jean Starobinski est perçu dans la continuation de G. Ibrăileanu (E. Simion[4]).

Par la néantisation d'une entière tradition culturelle, le réalisme socialiste avait contribué à l'érosion-même de la perception historique des idées. Phénomène vieilli dans l'absolu de l'histoire, l'entre-deux-guerres devient, pendant la période de libéralisation, une force qui est plus qu'actuelle ; elle est aussi progressive – agent principal des « renouvellements ». La malformation historique obscurcit aux critiques des années 1960 – ou bien ils ne s'en intéressent pas – les différences de paradigme entre nos critiques de l'entre-deux-guerres et la Nouvelle Critique française. Le phénomène est explicable par le fait que l'adhésion à un certain concept ou idée critique contraire au dogmatisme est plus impérieuse que son placement dans le contexte ou l'établissement des filiations historiques crédibles. La différenciation historique de la critique, accompagnée par la perception correcte de son évolution interne (par exemple, le fait que G. Călinescu fonctionnait dans un paradigme différent de Roland Barthes) est toujours secondaire à sa différenciation par rapport à l'idéologie. On a lu dans ce présent perpétuel, fixé, des références et des concepts le symptôme principal de la « normalité » infidèle de cette époque. Cependant, les *fausses interprétations*, les superpositions de termes clarifient les significations différentes du même concept dans les deux cultures: la subjectivité crépusculaire, sceptique des Français, consciente de l'impossibilité d'évader d'elle-même est opposée par une subjectivité aurorale, ouverte vers l'œuvre et assujettie à celle-ci. Le subjectivisme relativiste est limité par la culture d'une « objectivité » des valeurs, absolument nécessaire lorsqu'il s'agissait d'éventuelles falsifications idéologiques.

À cause de cette atemporalité singulière des théories et des méthodes, on peut dire que la critique après 1965 se déplie sur le squelette de la manière de Călinescu. Réduit aux principes de l'entre-deux-guerres, l'impact novateur des langages critiques occidentaux est diminué pour la majorité de ses occurrences. Le paradigme structuraliste est rejeté presqu'en bloc pour des raisons dans le style de Călinesccu : la négligence envers la « personnalité » du critique, du spécifique vif de la littérature ou la « prolifération » du délire scientifique. Ceux qui sont les plus intéressés par le phénomène essaient de dompter ses postulats : Adrian Marino[5] ou Paul Cornea[6] élabore un structuralisme « à visage humain », qui n'exclut pas le rôle du sujet et le jugement de valeur. « La structure » est lue chez nous comme une formule organique, de la vitalité

BDD-A2306 © 2010 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:30 UTC)

de l'œuvre, et non pas comme un modèle du mécanisme machiniste, pur automatisme linguistique. Le système abstrait de relations des structuralistes est traduit dans la métaphore de la subjectivité-araignée qui, de son centre absolu, tisse son tissu organique.

Ces malentendus et mésinterprétations sont cohérentes, mais selon la logique du phénomène roumain, car la distance entre le structuralisme et notre critique est une distance de conception sur l'entière littérature. En démasquant la naturalisation des institutions et le postulat de l'artificialité du langage, le structuralisme était, en fait, tout éloigné de l'idéologie de nos lettrés des années 1960. Dans une étape optimiste par excellence, de reconstruction de l'institution du littéraire, la dissolution du sujet, de l'auteur ou de la littérature-même n'avait aucune portée. Après une période de « standardisation » profonde du littéraire (toutes les « déconstructions » envisageables du champ littéraire avaient eu lieu chez nous, de la manière la plus concrète possible, pendant les années 1950), les écrivains roumains n'essayeront pas le relativiser, mais, tout au contraire, ils tenteront de le motiver en dessous. La mise principale, presqu'inconsciente, était le refait de la liaison vitale, quasi-naturelle, entre la culture et le sujet. C'est pourquoi on préfère au lieu des métaphores de la déconstruction, de la mortification, du déclin ou de la stérilisation livresque (« mort », « dissolution », « décentration ») les termes de l'organicisme, de l'auroral, des possibilités illimitées (« critique totale », « œuvre ouverte », « polyvalence nécessaire »). Les courants essentiellement linguistiques dérivés de la « Nouvelle Critique » pendant la deuxième partie des années 1960 n'avaient aucune chance de s'enraciner tout précisément parce qu'ils postulaient la décentration de la littérature-même pour le terme « texte ». La culture des soixante – et peut-être l'entière culture à l'époque communiste – est cadrée sur la vielle tradition humaniste, récemment ranimée, de la « littérature » et du « livre ».

Plus proche de l'horizon des critiques des années 1960 on voit l'aile thématiste de la Nouvelle Critique française. Georges Poulet, Jean Starobinski ou Jean Rousset (et les précurseurs Marcel Raymond ou Albert Beguin) postulaient l'immanence de la littérature sans proclamer violemment sa rupture du sujet. L'attention aux relations fines entre la conscience et l'œuvre, la préférence pour une « critique analytique », concentrée sur les modulations du texte sans glisser dans le technicisme de la linguistique, la recherche de la signification dans les aspects voilés de l'œuvre (la passion pour le substrat) sont des principes innovateurs, qui ne bouleversent pas, cependant, la manière traditionnelle de la critique. Pour cette raison-ci, ils seront partagés presqu'en unanimité par les lettrés des années 1960.

En français par Magda Crețu

Bibliographie

Manolescu, Nicolae, *Lecturi infidele*, Bucarest, Editura pentru literatură, 1966.

Mihăilescu, Florin, *Conceptul de critică literară în România* , I-II, Bucarest, Minerva, 1976-1979.

BDD-A2306 © 2010 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:30 UTC)

Mihăilescu, Florin, *De la proletcultism la postmodernism* , Constanta, Pontica, 2002.

Simion, Eugen, *Scriitori români de azi*, Bucarest, Cartea românească, 1974.

Notes

[1] Pour un résumé des discussions à l'époque, voir Florin Mihăilescu, *Conceptul de critică literară în România (Le concept de critique littéraire en Roumanie)*, I-II, Bucarest, Minerva, 1976-1979; Idem, *De la proletcultism la postmodernism (Du Proletkoult au postmodernisme)*, Constanta, Pontica, 2002.
[2] « Dificultăți terminologice » (Difficultés terminologiques), en *Gazeta literară*, an XII, nr. 28 (691), jeudi, 8 juillet 1965.
[3] *Lecturi infidele (Lectures infidèles)*, Bucarest, Editura pentru literatură, 1966.
[4] *Scriitori români de azi (Écrivains roumains de nos jours)*, Bucarest, Cartea românească, 1974.
[5] « Structură și valoare » (Structure et valeur), en *Gazeta literară*, an XIV, nr. 27 (766), jeudi, 6 juillet 1967.
[6] « Structuralismul în critica literară » (Le structuralisme dans la critique littéraire), en *Revista de istorie și teorie a literaturii*, tome 16, 1967.

BDD-A2306 © 2010 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:30 UTC)